

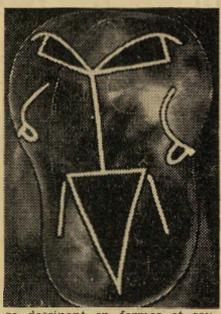
9-15 fév 1955

n° 502

# LE

PICABIA, PROWELLER, COURTIN

Un an après la mort de Picabia, voici réunies huit toiles choisies à des moments très divers de son œuvre. S'il n'en est pas une, parmi elle, pour rappeler l'insolence négatrice et anarchique qui lui a valu de jouer dans l'histoire de la peinture moderne, un rôle un peu comparable à celui de Marcel Duchamp, elles révèlent cependant plusieurs des aspects de la multiplicité de son inspiration et de ses possibilités picturales. La plus ancienne — l'une des plus remarquables et des plus rares — Paris, en couleurs jaunes, gris, noir, date de sa période cubiste (1911). Parmi les autres, les plus belles sont ces « transparences » (1930 environ), peintures lisses aux tons vert et rouge sombre ombrés de gris, sur lesquelles



se dessinent en fermes et souples traits noirs des formes d'hommes assis environnés de papillons ou de branches d'arbres, ou bien un visage humain très abstrait, cerné de blanc. La plus petite toile de cette exposition, « Samedi », pleine de simplicité et de fraîcheur, fait partie d'une série consacrée à chacun des jours de la semaine, et peinte par Picabia deux ou trois ans à peine, avant sa mort.

Proweller est un jeune peintre polonais qui vit à Paris et n'a participé jusqu'alors qu'à quelques expositions de groupe, chez Denise René, et au Salon des Réalités Nouvelles. Encore totalement abstraites, ses toiles sont précises et rigoureuses, mais il s'introduit dans les plus récentes, une souplesse et un sens de l'humour qui permettent d'espérer que Proweller ne s'enlisera pas indéfiniment dans les ornières desséchées de l'abstraction contemporaine.

Le troisième des artistes exposés par cette éclectique galerie est le graveur Courtin. On ne peut qu'admirer, en dehors de toute dispute théorique, ses remarquables réalisations. Ses compositions abstraites, d'une impeccable sobriété, sont traitées en relief, sur de très beaux papiers choisis avec un soin extrême. (Courtin projette d'ailleurs de fabriquer un jour son papier lui-même), qui fait de chacune d'elle un objet précieux et poétique, où les fonds semblent avoir pris une transparence ou un veioût de pétales de fleurs, dans des tons de gris allant du bleu à l'ombre, ou des blancs d'ivoire. Un livre, exposé en même temps, gravé par Courtin, avec un poème de Beauduin (gravure et poème composés l'un pour l'autre, et non l'un après l'autre), offre la même séduction. — L.H. Gal. Colette Allendy, 67, r. de l'Assomption, jusqu'au 3 janv.

## THIERRY VAUBOURGOIN

Librement, affirment ses parents, sans avoir jamais été conseillé ni inspiré par qui que ce soit, le petit Thierry Vaubourgoin, à peine âgé de 11 ans, élève de septième au lycée Montaigne peint depuis trois ans les objets du monde qui l'entoure. Il faut reconnaître qu'il sait admirablement regarder et se révèle déjà comme un petit « peintre de la réalité », piecoco, précis, visiblement amoureux des choses, de la couleur et de la lumière dont il semble se jouer dans ses natures mortes et ses paysages, parmi lesquels un seul portrait — le sien — frappe par sa ressemblance.

La plupart des toiles de Thierry Vaubourgoin sont fort jolies, mais pourquoi ne pas laisser cet enfant à la gratuité et à la liberté de son âge et de ses dons, et lui intiger, déjà, cette inévitable maladie des peintres adultes : une exposition ? — L.H. Gal. Alex Caselles, 93, Fy St-Honoré, jusqu'au 9 février.

# LES PE.

(Suite de la page 14.)